

riale, telles que Saint-Christôt, Latour, Saint-Romain, Saint-Julien et Saint-Paul-en-Jarez ; Saint-Priest en était le chef-lieu.

En ce temps-là, ce pays, comme tous les autres pays de France, était en état de vasselage. Une noble dame avait reçu en apanage des comtes de Saint-Priest, ses auteurs, les riches et vastes domaines de cette principauté, dont elle faisait partager la jouissance à l'un des cadets des plus anciens comtes de Forez, son époux.

Cette domination les rendait heureux, tout autant que peuvent rendre heureux les grandeurs de ce monde ; mais une chose manquait au bonheur de ces hauts et puissants seigneurs ; c'était la survenance toujours inutilement attendue d'un héritier.

Et la stérilité de la belle châtelaine ne s'expliquait que par la supposition de quelques maléfices à conjurer, jetés sur sa famille.

La taille de la dame de Jarez était, selon la tradition, celle des anciennes filles des Gaules. Elle était, cette dame, pour les agréments du corps, ce qu'était la Velléda des Martyrs, et le seigneur était, lui, de haute stature et comptait parmi les plus beaux gentilshommes de la cour de France.

Or, on avait fait venir de loin des magiciens pour lever le mauvais sort fixé sur cette noble race, qui de toute puissante allait tomber en de terribles guerres de la part de la branche collatérale et peut-être s'annuler faute de lignée.

Mais les magiciens et tous les astrologues mandés avaient trouvé trop fort le sortilège. Ils s'étaient retirés vaincus.

Depuis, des messages envoyés dans toutes les parties du monde rapportaient bien des secrets, mais des secrets sans vertu. Des paysans, serfs par centaine, tenus dans les souterrains du château de Senevas et dans la tour de Doizieu, au jeûne et à la prière, conjuraient et n'obtenaient rien.

On ne pouvait donc que conclure de tant d'épreuves vaines, que le démon, dominateur et maître absolu d'une telle magie, ne céderait qu'au prix de l'âme de l'un ou de l'autre des